

# ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

## CORRESPONDANCE

### L'espace de la théorie dans l'édition archéologique francophone : contribution par la traduction et perspectives

Sébastien PLUTNIAK

avec la collaboration d'Astolfo G. M. ARAUJO

#### LE DÉFICIT DE TRAVAUX THÉORIQUES EN ARCHÉOLOGIE FRANCOPHONE

Les aspects théoriques – ou philosophiques – de l'archéologie ont été, de longue date, sous-estimés et faiblement travaillés en archéologie francophone. Cet état de fait se reflète dans des formules diagnostiquant l'« insularité continentale » de l'archéologie française (Audouze et Leroi-Gourhan, 1981) ou sa position « enfermée dehors » par rapport à l'ensemble des sciences humaines et sociales (Dufal, 2010). Par extension, peu d'attention a été prêtée en France aux travaux portant sur des aspects théoriques publiés en d'autres langues que le français.

En particulier, les études théoriques publiées en anglais (relevant principalement des approches dites « processuelles » et « post-processuelles ») ont été soit caricaturées en ramenant leur diversité à des propositions simplistes (Courbin, 1982), soit tout simplement rejetées, sur la base d'arguments souvent superficiels (par ex. Audouze et Leroi-Gourhan, 1981 ; Coudart et Olivier, 1995). Rares furent les chercheurs français, comme Jean-Claude Gardin, aptes à comprendre et à intervenir dans les débats internationaux relatifs à la théorie ou à la philosophie de l'archéologie. Ainsi, les contributions philosophiques relatives aux sciences humaines et sociales menées à propos de – ou depuis – l'archéologie restent rares en français, sinon inexistantes (Plutniak, 2017).

Beaucoup reste, par conséquent, à faire à ce sujet. L'une des voies passe probablement par la publication d'introductions, de manuels, et de traductions : à ce titre, nous publions, sur une plate-forme en accès ouvert<sup>1</sup>, celle de « *A arqueologia como paradigma de ciência histórica e interdisciplinar* », article de l'archéologue Astolfo Araujo paru originellement en portugais brésilien (Araujo, 2018).

#### « L'ARCHÉOLOGIE, PARADIGME DE SCIENCE HISTORIQUE ET INTER- DISCIPLINAIRE » : UNE INTRODUCTION

L'article d'Araujo survole différentes régions d'une littérature philosophique susceptible d'intéresser

les archéologues : la philosophie générale des sciences, celle de la biologie (Ernst Mayr), de la géologie (Thomas Chamberlin, Carol Cleland, Robert Frodeman) et, naturellement, de l'archéologie (Robert C. Dunnell, Alison Wylie). Ces travaux ne sont pas tous récents, manifestant l'ancienneté de ces questions et de ces débats. L'article d'Araujo aborde plusieurs problèmes liés, dont : 1) la place de l'archéologie dans la classification des sciences, 2) les propriétés épistémologiques des méthodes en sciences historiques et en archéologie, 3) le statut disciplinaire de l'archéologie, et 4) la valeur des théories de l'archéologie antérieures. Ces problèmes sont généraux et non propres à l'archéologie. Diverses réponses ont pu être proposées par des auteurs issus de disciplines variées mais, en France, rarement archéologues : les rares contre-exemples incluent Jean-Claude Gardin – qui s'opposa à ce propos au sociologue Jean-Claude Passeron (Plutniak, 2017) – ainsi que, plus récemment, Laurent Olivier (Olivier, 2008) ou Philippe Boissinot (Boissinot, 2015).

#### LA CLASSIFICATION DES SCIENCES ET LA PLACE DE L'ARCHÉOLOGIE

Philosophes et historiens des sciences ont proposé divers concepts pour classer les sciences, distinguant par exemple les sciences naturelles ou humaines, expérimentales ou formelles, théoriques ou empiriques, historiques ou nomologiques, etc. Ces dichotomies peuvent, en outre, être croisées.

Araujo adopte une conception non normative de la philosophie des sciences : son rôle n'est pas de stipuler ce que les sciences doivent être, mais d'expliquer comment elles opèrent. Comme le philosophe Mario Bunge, il distingue les sciences formelles et les sciences factuelles, ces dernières étant subdivisées en sciences historiques et sciences expérimentales (ou anhistorique). Les sciences formelles traitent uniquement d'idées (comme la logique ou les mathématiques). Elles ne dépendent pas des preuves extraites du monde matériel pour valider leurs propositions. Les sciences factuelles traitent du monde matériel, construisant des données à partir des phénomènes observés et sont constamment confrontées à leur capacité à expli-

quer ce monde matériel. Reprenant Ernst Mayr, Araujo considère que parmi les sciences factuelles, les sciences expérimentales répondent à des questions de type « comment ? » alors que les sciences historiques répondent à des questions de type « pourquoi ? ». Les sciences expérimentales traitent du fonctionnement de systèmes ou de phénomènes, là où les sciences historiques traitent des raisons pour lesquelles ces systèmes fonctionnent d'une manière ou d'une autre. Étant donné cette classification, Araujo soutient que l'archéologie est une science historique. S'appuyant sur des travaux philosophiques postérieurs aux années 1970 (et donc à la stricte domination de la philosophie des sciences par des physiciens), il affirme que la biologie et la géologie sont épistémologiquement plus proches de l'archéologie que les sciences humaines. Elles constituent donc des modèles de sciences plus pertinents pour l'archéologie que ne le serait la physique.

### *Épistémologie des méthodes en sciences historiques*

En admettant que l'archéologie soit une science historique, les méthodes et raisonnements de ce type de science possèdent-elles des propriétés épistémologiques particulières ? Il s'agit d'un problème classique de philosophie des sciences et de nombreux auteurs ont travaillé sur les propriétés de la causalité et des différentes formes de raisonnement en science (l'inductivisme, la méthode hypothético-déductive, l'abduction, la falsification, etc.).

Araujo rejette l'idée d'une méthode scientifique unique, considérant que ces formes de raisonnements peuvent être combinées de multiples manières. Il soutient que la méthode scientifique, dans les sciences historiques, n'est pas strictement falsificationniste en raison de l'impossibilité de conduire des expériences contrôlées en laboratoire. Toutefois, cela n'implique pas que les hypothèses ne puissent pas être évaluées. Thomas Chamberlin, philosophe de la géologie actif au XIX<sup>e</sup> siècle, théorisa à ce propos l'idée d'« hypothèses multiples de travail ». Pour Araujo, les sciences historiques opèrent généralement de cette manière, contrôlant les données sur le terrain ou en laboratoire pour écarter les hypothèses incapables d'expliquer les phénomènes observés. En pratique, note Araujo, l'accent est toutefois mis sur la recherche de preuves positives plutôt que de preuves permettant de falsifier des hypothèses, tel que l'envisageait Karl Popper.

### *L'unité disciplinaire et épistémologique de l'archéologie*

Le fait que l'archéologie soit ou non une discipline – c'est-à-dire une composante socio-épistémique des sciences – a été longuement débattu au cours de son histoire, avec des conséquences tant conceptuelles que politiques. Philosophes des sciences et archéologues enclins aux aspects théoriques ont soutenu des positions diverses à ce sujet. Un ouvrage collectif paru en France illustre ces divergences (Boissinot (dir.), 2011). L'interdisciplinarité constitue un problème corrélatif. On peut affirmer

que toutes les disciplines ont, à un certain degré, des tendances interdisciplinaires : l'interdisciplinarité ne serait alors qu'une autre manière de traiter la question des frontières disciplinaires. À l'inverse, il peut aussi être soutenu que certains degrés d'interdisciplinarité modifient la nature épistémologique d'une science.

Araujo adopte cette dernière position et défend l'idée que l'archéologie constitue un paradigme de science interdisciplinaire. Premièrement, elle recouvre en partie les humanités, les sciences de la terre, la biologie, la physique et la chimie, entretenant avec elles des liens de dépendance. En outre, les méthodes statistiques et computationnelles y sont nécessaires pour traiter les masses de données générées lors des travaux de terrain. L'archéologie est ainsi plus proche des sciences naturelles que des humanités. Deuxièmement, tout comme la biologie évolutionnaire et la géologie historique, l'archéologie a une dimension idiographique, où la contingence historique règne ; néanmoins, les événements étudiés se sont déroulés sur fond de processus réguliers. Ces régularités ne permettent toutefois pas d'établir des « lois » (contrairement aux sciences nomologiques), l'archéologie étant une science historique. Comme la biologie, la géologie, et la géographie, l'archéologie n'a pas qu'une seule manière d'approcher ses objets et repose au contraire sur plusieurs ensembles théoriques *intégrés*.

### *La valeur des théories archéologiques antérieures*

Quelle est la nature de cette intégration et quelles sont les relations entre les différentes approches théoriques de l'archéologie ? Le changement des pratiques et des savoirs dans une discipline scientifique va de pair avec des changements dans la théorie de cette discipline. Cela vaut également pour l'archéologie, soulevant la question de la valeur relative des différents cadres théoriques ayant été proposés par le passé, qui peuvent être soit adoptés et approfondis, soit rejetés pour en fonder de nouveaux. À partir des années 1950, les débats théoriques en archéologie vinrent à être principalement modelés par les propositions de chercheurs nord-américains et britanniques et, par conséquent, par le clivage entre l'archéologie « processuelle » des années 1960 et l'archéologie « post-processuelle » à partir des années 1980.

Araujo renvoie dos-à-dos ces deux courants. Le processualisme fut une réaction à l'« histoire culturelle », alors dominante en archéologie anglo-saxonne. Toutefois, ses promoteurs adoptèrent le modèle de science de Carl Hempel, nomologique et déductif (l'empirisme logique). Établi à partir de la physique, il se révélait inadéquat pour l'archéologie. Au même moment, au Royaume-Uni, David Clarke tentait également d'établir l'archéologie comme entreprise scientifique pleine et entière. Sur des bases différentes, il définissait un cadre d'étude de la culture inspiré de la théorie des systèmes et de l'écologie. La faiblesse de sa proposition – selon Araujo – résidait dans le caractère synchronique de ces deux références, alors que l'archéologie vise à étudier le changement dia-

chronique. Ces limites du processualisme générèrent une insatisfaction croissante. Faute de mieux, les diverses critiques et contre-propositions furent regroupées sous le terme générique de « post-processualisme ». Malgré leur hétérogénéité, toutes partageaient toutefois, selon Araujo, une posture critique ou anti-scientifique.

Par conséquent, Araujo soutient que, paradoxalement, les deux principaux courants théoriques de l'histoire récente de l'archéologie présentent un défaut de compréhension de ce qu'est la science : le processualisme entreprit sa quête d'idéal scientifique par des moyens inadéquats, et le post-processualisme rejetait en bloc ce qui était (abusivement) considéré comme science.

### ENCOURAGER LA TRADUCTION DE TRAVAUX THÉORIQUES EN FRANÇAIS

Les réponses apportées à ces problèmes par Araujo reflètent des options possibles. Elles peuvent être critiquées ou récusées. Néanmoins, à nos yeux, ce qui importe est la possibilité d'existence de débats sur ces problèmes théoriques en archéologie, encore trop absents dans l'espace francophone. Nous avons rencontré des difficultés à identifier un support éditorial pertinent où soumettre cette traduction, jusqu'à ce que le *Bulletin de la SPF* nous propose d'en publier un commentaire. Cette difficulté est révélatrice de la situation en matière de théorie, d'épistémologie, et de philosophie de l'archéologie en France : à savoir, l'inexistence actuelle d'un espace éditorial dédié (qu'ont ouvert, un temps, *Les Nouvelles de l'archéologie*). Il en va pourtant autrement ailleurs, où de tels espaces éditoriaux existent, comme l'illustrent, par exemple, les revues *Journal of Archaeological Method and Theory* (Royaume-Uni), *Archaeological Dialogues* (Royaume-Uni), *Norwegian Archaeological Review* (Norvège), *Cota Zero* (Espagne), et *Dialoghi di archeologia* (Italie).

Depuis au moins 1877 et la parution de *Inductive Metrology* par Flinders Petrie, de nombreux livres ont traité d'aspects « théoriques » ou méthodologiques de l'archéologie. Peu d'entre eux ont toutefois franchi la barrière linguistique du français, sinon de rares exceptions comme l'*Introduction à l'archéologie* de Carl-Axel Moberg, traduit du suédois et publié en 1976, ou *Une archéologie théorique* de Jean-Claude Gardin, adapté de la version anglaise et publiée en 1979. Par conséquent, les principaux jalons qui façonnèrent – ou façonnent toujours – les débats internationaux restent absents ou difficilement disponibles en France aux étudiants et chercheurs en archéologie. Il en va ainsi de travaux d'archéologues britanniques comme David Clarke (*Analytical Archaeology*, 1968), Edward C. Harris (*Principles of Archaeological Stratigraphy*, 1979) ou Ian Hodder (*Reading the Past*, 1986), nord-américains, comme Lewis Binford (*An Archaeological Perspective*, 1972), Robert C. Dunnell (*Systematics in Prehistory*, 1968), Michael B. Schiffer (*Formation Processes of the Archaeological Record*,

1987), Randall H. McGuire (*A Marxist Archaeology*, 1992), Robert Lyman et Michael O'Brien (*Archaeology as a Process*, 2003), ou de philosophes comme Alison Wylie (*Thinking from Things*, 2002) et Lester Embree (*Metaarchaeology*, 1992), d'archéologues russes comme Leon Klejn, ou hispanophones comme l'archéologue chilien Luis Felipe Bate (*Arqueología y materialismo histórico*, 1977) ou l'Espagnol Víctor M. Fernández (*Una arqueología crítica*, 2006), d'archéologues italiens comme Enrico Giannichedda (*Archeologia teorica*, 2002), ou brésiliens comme l'un d'entre nous, Astolfo Araujo (*Por uma arqueologia cética*, 2019). Ces travaux demeurent étrangers aux débats et à la culture disciplinaire des archéologues français.

Là aussi, la situation en France contraste fortement avec celles des pays les plus proches. Au début des années 2000, une étude identifiait une « tendance européenne vers des environnements de recherche monolingues », dans lesquels les revues allemandes tendraient à publier en allemand, celles britanniques en anglais, etc. (Kristiansen, 2001, p. 40). Toutefois, considérer ne serait-ce que les pays frontaliers montre que des traductions des principaux livres en anglais et en français sont disponibles en Espagne et en Italie. En Italie, par exemple, l'internationalisation et le multilinguisme en archéologie préhistorique a une longue histoire, notamment due à la politique éditoriale de la *Rivista di scienze preistoriche* (voir l'étude de Plutniak, 2018).

Inversement, la traduction de travaux francophones vers l'anglais est devenue de plus en plus fréquente ces dernières années, par souci de garantir une diffusion mondiale. Les revues *Préhistoire méditerranéenne*, *Paléthnologie*, *Gallia* et la *Revue archéologique* ont, par exemple, adopté cette politique, de même que la plate-forme *Cairn international* (traduisant des sélections d'articles rédigés en français). Cette tendance se reflète dans des études récentes à propos de la situation de la traduction dans les sciences humaines et sociales en France (par ex. Madelain, 2018).

Elle devrait être complétée par un effort visant à traduire des travaux publiés initialement dans des langues autres que le français – et pas uniquement depuis l'anglais, la substitution d'une hégémonie linguistique par une autre n'étant pas un objectif souhaitable. Ce point comptait parmi les motivations exposées dans le manifeste *Sciences sociales d'ailleurs. 32 ouvrages à traduire* (Éditions de l'EHESS (dir.), 2013) et constitue un principe de l'*Initiative d'Helsinki sur le multilinguisme dans la communication savante*<sup>2</sup> (Federation of Finnish Learned Societies *et al.*, 2019). Plusieurs voies complémentaires peuvent être empruntées pour cela, dont : l'encouragement et le soutien auprès des éditeurs en faveur de la traduction de livres et d'articles ; l'auto-traduction vers le français, par leurs auteurs, de publications initialement parues en langue étrangère (favorisant ainsi leur accès par le lectorat local et, en particulier, non-académique) ; l'organisation de traductions collectives (comme celles menées par le collectif « FMR » en géographie<sup>3</sup>, par les historiens rassemblés dans le collectif « *Programming*

historian »<sup>4</sup>, ou par des sociologues à propos du texte classique de John Barnes sur les réseaux sociaux – voir (Mercklé, 2018).

Traduire l'article d'Araujo depuis le portugais brésilien vers le français et le publier en accès ouvert constitue notre modeste contribution à ces perspectives, espérant être suivis sur ce chemin.

### Notes

1. ARAUJO A.G.M. (2022) – L'archéologie, paradigme de science historique et interdisciplinaire, S. Plutniak trad., HAL, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03821551>.
2. <https://www.helsinki-initiative>.
3. <https://groupefmr.hypotheses.org>.
4. <https://programminghistorian.org>.

### Bibliographie

- ARAUJO A.G.M. (2018) – A arqueologia como paradigma de ciência histórica e interdisciplinar, *Estudos Avançados*, 32, 94, p. 285-308, DOI : 10.1590/s0103-40142018.3294.0019.
- AUDOUBE F., LEROI-GOURHAN A. (1981) – France: A Continental Insularity B. Trigger et I. Glover (dir.), *World Archaeology*, 13, 2, p. 170-189, DOI : 10.1080/00438243.1981.9979824.
- BOISSINOT P. (dir.) (2011) – *L'archéologie comme discipline ?*, Paris, Éditions du Seuil (coll. Le genre humain 50), 332 p.
- BOISSINOT P. (2015) – *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?*, Paris, Éditions de l'EHESS (coll. En temps & lieux 56), 366 p.
- COUDART A., OLIVIER L. (1995) – Archéologie dans l'histoire — Archéologie sans histoire : les archéologues au cœur de la crise de la modernité, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 62, p. 29-33.
- COURBIN P. (1982) – *Qu'est-ce que l'archéologie ? Essai sur la nature de la recherche archéologique*, Paris, Payot (coll. Bibliothèque scientifique), 238 p.
- DUFAL B. (2010) – L'archéologie enfermée dehors. Retour sur un malentendu français, *L'Atelier du Centre de recherches historiques. Revue électronique du CRH*, 6, DOI : 10.4000/acrh.2597.
- ÉDITIONS DE L'EHESS (2013) – *Sciences sociales d'ailleurs : 32 ouvrages à traduire*, Paris, Éditions de l'EHESS, 71 p.
- FEDERATION OF FINNISH LEARNED SOCIETIES, COMMITTEE FOR PUBLIC INFORMATION, FINNISH ASSOCIATION FOR SCHOLARLY PUBLISHING, UNIVERSITIES NORWAY, EUROPEAN NETWORK FOR RESEARCH EVALUATION IN THE SOCIAL SCIENCES AND THE HUMANITIES (2019) – *Helsinki Initiative on Multilingualism in Scholarly Communication*, Helsinki. DOI : 10.6084/m9.figshare.7887059.
- KRISTIANSEN K. (2001) – Borders of Ignorance: Research Communities and Language, in Z. Kobyliński (dir.), *Quo vadis archaeologia? Whither European Archaeology in the 21st Century?*, Warsaw, Institute of Archaeology, p. 38-44.
- MADELAIN A. (2018) – La place paradoxale de la traduction dans les revues françaises en sciences humaines et sociales,

*Tracés : Revue de Sciences humaines*, 18. DOI : 10.4000/traces.9109.

MERCKLÉ P. (2018) – La « découverte » des réseaux sociaux. À propos de John A. Barnes et d'une expérience de traduction collaborative ouverte en sciences sociales, *Réseaux*, 182, 6, p. 187-208, DOI : 10.3917/res.182.0187.

OLIVIER L. (2008) – *Le sombre abîme du temps : Mémoire et archéologie*, Paris, Éditions du Seuil (coll. La Couleur des idées), 301 p.

PLUTNIAK S. (2017) – Une contribution archéologique à la théorie des sciences sociales est-elle possible ? Aspects de la controverse entre Jean-Claude Passeron et Jean-Claude Gardin, *Palethnologie*, 9, p. 7-21, DOI : 10.4000/palethnologie.279.

PLUTNIAK S. (2018) – A Co-authorship Network Analysis of National and International Growth in Prehistoric Archaeology, Italy (1875–2000). Combining Bibliometric and Qualitative Data in History of Science Research, *Mélanges de l'École française de Rome – Italie et Méditerranée modernes et contemporaines*, 130, 2, p. 417-430, DOI : 10.4000/mefrim.4052.

**Sébastien PLUTNIAK**  
CNRS, UMR CITERES, Tours, France  
sebastien.plutniak@cnsr.fr

**Astolfo G.M. ARAUJO**  
Museu de Arqueologia e Etnologia  
Université de Sao Paulo, Brésil